dieuse. Le style de *Télemaque* a éprouvé beaucoup de critiques; Voltaire en a donné l'exemple avec goût. Il est certain que cette diction si naturelle, si doucement nombre, quelquefois si énergique et si hardie, est entremêlée de détails faibles et languissants; mais ils disparaissent dans l'heureuse facilité du style. L'intérêt qui poème conduit le lecteur, et de grandes beautés le ramènent et le transportent. Quant à ceux qui s'offensent de quelques mots répétés, de quelques constructions négligées, qu'ils sachent que la beauté du langage n'est pas dans une correction sévère et calculée, mais dans un choix de paroles simples, heureuses, expressives, dans une harmonie libre et variée qui accompagne le style et le soutient comme l'accent soutient la voix; enfin, dans une douce chaleur partout répandue, comme l'âme et la vie du discours.....

« Fénelon, épris des beautés de Virgile et d'Homère, y cherche ces traits d'une vérité naïve et passionnée, qu'il trouvait surtout dans Homère, et qu'il appelle lui-même *cette aimable simplicité du monde naissant*. Les Grecs lui paraissaient plus rapprochés de cette première époque; il les étudie, il les imite de préférence; Homère, Xénophon et Platon lui inspirèrent le *Télémaque*. On se tromperait de croire que Fénelon n'est redevable à la Grèce que du charme des fictions d'Homère : l'idée du beau moral dans l'éducation d'un jeune prince, ces entretiens philosophiques, ces épreuves de courage, de patience, l'humanité dans la guerre, le respect des serments, toutes ces idées bienfaisantes sont empruntées à la *Cyropédie*. Dans les théories sur le bonheur du peuple, dans le plan d'un Etat réglé comme une famille, on reconnaît l'imagination et la philosophie de Platon. Mais il est permis de croire que Fénelon, corrigeant les fables d'Homère par la sagesse de Socrate, et formant cet heureux mélange des plus riantes fictions, de la philosophie la plus pure et de la politique la plus humaine, peut balancer, par le charme de cette réunion, la gloire de l'invention qu'il cède à chacun de ses modèles. Sans doute, Fénelon a partagé les défauts de ceux qu'il imitait; et si les combats du *Télémaque* ont la grandeur et le feu des combats de l'*Iliade*, Mentor parle quelquefois aussi longuement qu'un héros d'Homère; et quelquefois les détails d'une morale un peu commune rappellent les longs entretiens de la *Cyropédie*. En considérant le *Télémaque* comme une inspiration des muses grecques, il semble que le génie de Fénelon en reçoive une force qui ne lui était pas naturelle. La véhémence de Sophocle s'est conservée tout entière dans les sauvages imprécations de Philoctète. L'amour brûle dans le cœur d'Eucharis comme dans les vers de Théocrite. Quoique la belle antiquité paraisse avoir été moissonnée tout entière pour composer le *Télémaque*, il reste à l'auteur quelque gloire d'invention, sans compter ce qu'il y a de créateur dans l'imitation de beautés étrangères, inimitables avant et après Fénelon. »

Ce qu'on admire surtout dans le *Télémaque*, c'est le bel usage que Fénelon a su faire des richesses de l'antiquité; c'est un genre d'éloquence à part, une onction pénétrante, une élocution persuasive, une abondance de sentiment qui se répand de l'âme de l'auteur et qui passe dans la nôtre; cette aménité de style qui flatte toujours l'oreille et ne fatigue jamais; cette diction toujours élégante et pure qui s'élève sans effort, qui se passionne sans affectation et sans recherche; ces formes antiques que revêt notre langue sans y être gênée et en restant naturelle.

Fénelon a eu l'esprit de piété et il a eu l'esprit de l'antiquité. Il unit en lui ces deux esprits, ou plutôt il les possède et les contient chacun dans sa sphère, sans combat, sans lutte, sans les mettre aux prises, sans que rien vienne avertir du désaccord, et c'est un grand charme. Pour lui, le combat du christianisme et de la Grèce n'existe pas, et *Télémaque* est le monument unique de cette heureuse et presque impossible harmonie. « Toutefois, dit M. Sainte-Beuve, le *Télémaque* n'est pas un simple pastiche de l'antique; c'est quelque chose de bien plus naïf et de plus original dans son imitation même. C'est de l'antique ressaisi naturellement et sans effort par un génie moderne; par un cœur chrétien, qui, nourri de la parole homérique, s'en ressouvient en liberté et y puise comme à une source; mais il refait cette source et il la transforme insensiblement à mesure qu'il s'en souvient; c'est toujours la fontaine sacrée, mais elle est détournée de son cours; elle s'accommode à sa nouvelle pente et à ses nouvelles rives. Pour apprécier comme il convient le *Télémaque*, il n'est que de faire une chose : oubliez, si vous le pouvez, que vous l'avez trop lu dans votre enfance; j'ai eu l'an dernier ce bonheur, j'avais comme oublié le *Télémaque*, et j'ai pu le relire avec la fraîcheur d'une nouveauté. »

On sait que Fénelon n'avait composé les *Aventures de Télémaque* que pour l'amusement et l'instruction de son royal élève. C'est à l'infidélité d'un domestique, à qui Fénelon avait confié le manuscrit pour en faire une copie, qu'est due la publication de ce bel ouvrage. Un mémoire, écrit de la main même de l'auteur, nous fournit à cet égard des renseignements authentiques : « Je n'ai jamais voulu donner cet ouvrage au public. Tout le monde sait qu'il ne m'a échappé que par l'infidélité d'un copiste. »

On a prétendu que Fénelon avait eu le dessein de faire la satire de Louis XIV et de son gouvernement; on a cru ou feint de croire qu'il avait voulu peindre Mme de Montespan dans Calypso, Mlle de Fontanges dans Eucharis, la duchesse de Bourgogne dans Antiope, Louvois dans Protésilas, le roi Jacques dans Idoménée, Louis XIV dans Sésostris, et peut-être aussi dans Idoménée, avant qu'il eût reçu les leçons de Mentor. Il est certain que Louis XIV lui-même se crut offensé, et qu'il regarda Fénelon comme un détracteur de sa gloire, qui joignait le tort de l'ingratitude aux injustices de la satire. L'archevêque de Cambrai, qui s'était déjà vu fermer l'entrée de la cour à cause de son livre des *Maximes des Saints*, tomba dans une disgrâce encore plus complète après la publication du *Télémaque*; mais cette disgrâce, il ne la méritait pas; puisque le livre avait été imprimé malgré lui, et puisque, d'ailleurs, il a toujours protesté, même à son lit de mort, qu'il avait été constamment plein de respect pour la personne du roi, et qu'il n'avait jamais songé qu'à instruire le duc de Bourgogne, son élève. Il est permis de penser, néanmoins, que Fénelon, en composant son *Télémaque*, a pu quelquefois, sans aucune intention maligne et peut-être même sans s'en apercevoir, mettre en scène quelques-uns des personnages qu'il avait sous les yeux et dont il désapprouvait les actes, représenter quelques parties du tableau que lui offrait la cour; mais de là à faire exprès des allusions, pour les jeter en pâture à la malignité publique, il y a loin, et un homme d'un aussi bon caractère que l'archevêque de Cambrai doit être au-dessus d'un pareil soupçon.

Quoi qu'il en soit, les *Aventures de Télémaque* sont peut-être, de toutes les ouvrages d'imagination, celui qui a eu le succès le plus rapide, le plus universel et le plus durable. On trouve ce livre dans la bibliothèque du pauvre comme dans celle du riche; il est dans les écoles comme livre de lecture, comme texte pour l'enseignement des langues ou de la rhétorique, et il suffirait seul pour placer Fénelon au premier rang de nos écrivains. Le *Télémaque* est sans contredit l'ouvrage le plus achevé de la langue française. Il y a des prosateurs plus purs, plus éloquents, plus énergiques, plus nerveux que Fénelon; aucun ne l'égale en grâce, en suavité, en harmonie. Virgile, Homère, l'Arioste, Dante, Cervantes, Milton, Klopstock, ont des pages magnifiques; aucune ne répand le charme, l'onction, la poésie, qui s'exhalent de certaines descriptions du *Télémaque*. Après le *cygne de Mantoue*, on a pu dire le *cygne de Cambrai* : aujourd'hui, une nouvelle assimilation est impossible.

Une dernière question reste encore à résoudre : comment cet immortel ouvrage a-t-il été composé? Est-ce une œuvre longuement méditée, laborieusement exécutée? C'est ce que certains critiques sont portés à croire, en assurant que Fénelon travaillait déjà à son poème en 1693, c'est-à-dire six années avant l'impression, et qu'à cette époque déjà il en avait communiqué le commencement à Bossuet, avec lequel il était alors dans la plus étroite liaison. Est-ce, au contraire, le jet presque spontané, l'improvisation d'un génie incomparablement doué? Cette dernière opinion est celle de Voltaire, qui assure que l'archevêque de Cambrai composa son poème en trois mois, et sans faire plus de *dix ratures*. Fénelon lui-même semble appuyer ce sentiment : « C'est, dit-il, une narration faite à la hâte, à morceaux détachés et par diverses reprises : il y aurait beaucoup à corriger. » S'il nous était permis de nous prononcer à notre tour, nous dirions : Fénelon a été la personnification la plus complète, la plus heureuse de l'éloquence douce, abondante et persuasive. L'harmonie découlait de ses lèvres comme d'une source intarissable. « Quand il parlait, a dit Saint-Simon, il fallait faire un effort pour cesser de le regarder. » Cette facilité incomparable, cette bouche d'or humiliait profondément Louis XIV. Le grand roi, qui préparait tous ses mots, voyait une écrasante supériorité dans ce don si exquis et si naturel. Qu'y aurait-il donc d'étonnant à ce que Fénelon eût écrit comme il parlait, et composé son poème en trois mois, sans additions ni surcharges? Il était nourri des lettres antiques, lisait les auteurs grecs à livre ouvert; et composait dans la langue de Virgile des fables que Phèdre n'aurait pas désavouées. Dans ces heureuses conditions, l'œuvre du *Télémaque* ne lui demandait aucune étude préparatoire, n'exigeait aucun artifice d'érudition.

L'histoire de l'impression et de la bibliographie du *Télémaque* suffirait à remplir un volume plus gros que l'ouvrage lui-même. La veuve Barbin, qui avait obtenu un privilége, le faisait imprimer sans nom d'auteur, lorsque, en avril 1699, la cour fit saisir les feuilles déjà imprimées, et prit les mesures les plus sévères pour sa destruction totale. Mais un libraire de La Haye, Moetjens, ayant réussi à se procurer un exemplaire qui avait échappé à la police, en fit une édition qui fut rapidement épuisée. En même temps, il s'en faisait, en France même, d'autres éditions que le public s'arrachait, quoiqu'elles fussent pleines de fautes, et où il n'existait point de division par livres. Plus tard, on divisa l'ouvrage en dix, puis en seize livres. Ce fut en 1717 que le marquis de Fénelon, petit-neveu de l'auteur, divisa le *Télémaque* en vingt-quatre livres; mais, ainsi qu'il était facile de prévoir, le titre les mots : *conforme au manuscrit original*, il paraît certain que ce manuscrit est absolument dépourvu de divisions, et que le neveu s'était permis, en outre, de changer les expressions et les tournures qui lui paraissaient défectueuses. Le *Télémaque* a été traduit dans toutes les langues, mais principalement en allemand, en anglais, en italien et en espagnol. Il y a eu aussi une traduction latine par le P. Viel, et une traduction du premier livre en vers latins. Fleischer donne, dans sa *Bibliographie française*, publiée en 1815, la liste de cent quarante éditions françaises du *Télémaque*, et de quatre-vingt-sept éditions en diverses langues étrangères.

Enfin, une édition collationnée sur les manuscrits et les imprimés, augmentée d'un précis de la vie de Fénelon, avec variantes et une liste raisonnée de toutes les éditions antérieures, par J.-P. Audry, avait déjà paru en 1811, imprimerie Duprat-Duverger. L'éditeur y mentionne chronologiquement les critiques, satires, apologies, parodies, traductions, imitations qui avaient été faites de cet ouvrage; et y indiquait même les pièces de théâtre dont le *Télémaque* avait fourni le sujet. Une édition, Paris, Ferra jeune, 1824, 2 vol. in-8°, 24 figures, tirée à 500 exemplaires, peut servir de type à toutes celles qui seront exécutées par la suite. On cite aussi les éditions de Versailles comme celles où l'on a le plus fidèlement reproduit les copies revues par Fénelon lui-même.

Malgré le prodigieux succès qui accueillit le *Télémaque*, cet ouvrage eut à essuyer les plus vives critiques. Les envieux descendirent vivement la parodie et aux arlequinades. Il y eut même, en Angleterre, des versificateurs qui se disaient en mesure de prouver que cette œuvre était traduite presque en entier d'un roman grec imprimé à Florence, en 1465, sous le titre de *Ethéné Skeltaki*, et, pour donner plus de crédit à cette fable, une feuille anglaise ajoutait que le président Cousin, censeur royal sous le grand roi, avait supprimé le *Télémaque comme traduit fidèlement du grec*. La raison et le bon sens ont depuis longtemps fait justice de ces allégations bouffonnes.

En terminant, nous ne pouvons résister au désir de détacher quelques pages de ce livre admirable, qui restera toujours — et ce n'est pas une de ses moindres gloires — un des ancêtres les plus illustres de l'idée démocratique (V. SALENTS) :

GROTTE DE CALYPSO.

« On arriva à la porte de la grotte de Calypso, où Télémaque fut surpris de voir, avec une apparence de simplicité rustique, des objets propres à charmer les yeux. Il est vrai qu'on n'y voyait ni or, ni argent, ni marbre, ni colonnes, ni tableaux, ni statues; mais cette grotte était taillée dans le roc, en voûte pleine de rocailles et de coquilles; elle était tapissée d'une jeune vigne, qui étendait ses branches souples également de tous côtés. Les doux zéphyrs conservaient en ce lieu, malgré les ardeurs du soleil, une délicieuse fraîcheur; des fontaines, coulant avec un doux murmure sur des prés semés d'amarantes et de violettes, formaient en divers lieux des bains aussi purs et aussi clairs que le cristal; mille fleurs naissantes émaillaient les tapis verts dont la grotte était environnée. Là on trouvait un bois de ces arbres touffus qui portent des pommes d'or, et dont la fleur, qui se renouvelle dans toutes les saisons, répand le plus doux de tous les parfums; ce bois semblait couronner ces belles prairies, et formait une nuit que les rayons du soleil ne pouvaient percer. Là on n'entendait jamais que le chant des oiseaux ou le bruit d'un ruisseau, qui, se précipitant du haut d'un rocher, tombait à gros bouillons pleins d'écume, et s'enfuyait au travers de la prairie. »

APOLLON CHEZ ADMÈTE.

« Bientôt Apollon montra à tous ces bergers les arts qui peuvent rendre la vie agréable. Il chantait les fleurs dont le printemps se couronne, les parfums qu'il répand et la verdure qui naît sous ses pas. Puis il chantait les délicieux vallons où le Zéphyr, ou les zéphyrs rafraîchissent les hommes, et où la rosée désaltère la terre. Il mêlait aussi dans ses chansons les fruits dorés dont l'automne récompense les travaux des laboureurs, et le repos de l'hiver, pendant lequel la jeunesse folâtre dance auprès du feu. Enfin, il représentait les forêts sombres qui couvrent les montagnes et les prairies, par mille détours, semblent se jouer au milieu des riantes prairies. Il apprit ainsi aux bergers quels sont les charmes de la vie champêtre, quand on sait goûter ce que la simple nature a de gracieux. Bientôt les bergers, avec leurs flûtes, se virent plus heureux que les rois; et leurs cabanes attiraient en foule les plaisirs purs qui fuient les palais dorés. Les Jeux, les Ris, les Grâces suivaient partout les innocentes bergères. Tous les jours étaient des jours de fête; on n'entendait plus que le gazouillement des oiseaux, ou la douce haleine des zéphyrs qui se jouaient dans les rameaux des arbres, ou le murmure d'une onde claire qui tombait de quelque rocher, ou les chansons que les Muses inspiraient aux bergers qui suivaient Apollon. Ce dieu leur enseignait à remporter le prix de la course et à percer de flèches les daims et les cerfs. Les dieux mêmes devinrent jaloux des bergers : cette vie leur parut plus douce que toute leur gloire; et ils rappelèrent Apollon dans l'Olympe. »

LE CHAR D'AMPHITRITE.

« Pendant qu'Hazaël et Mentor parlaient, nous aperçûmes des dauphins couverts d'une écaille qui paraissait d'or et d'azur. En se jouant, ils soulevaient les flots avec beaucoup d'écume. Après eux venaient les Tritons, qui sonnaient de la trompette avec leurs conques recourbées. Ils environnaient le char d'Amphitrite, traîné par des chevaux marins plus blancs que la neige, et qui, fendant l'onde salée, laissaient loin derrière eux un vaste sillon dans la mer. Leurs yeux étaient enflammés et leurs bouches étaient fumantes. Le char de la déesse était une conque d'une merveilleuse figure; elle était d'une blancheur plus éclatante que l'ivoire, et les rous étaient d'or. On char semblait voler sur la surface des eaux paisibles. Une troupe de nymphes, couronnées de fleurs, nageaient en foule derrière le char; leurs beaux cheveux pendaient sur leurs épaules et flottaient au gré des vents. La déesse tenait d'une main un sceptre d'or pour commander aux vagues, et de l'autre elle portait sur ses genoux le petit dieu Palémon, son fils, pendant à sa mamelle. Elle avait un visage serein et une douce majesté qui faisait fuir les vents séditieux et les noires tempêtes. Les Tritons conduisaient les chevaux et tenaient les rênes dorées. Une grande voile de pourpre flottait dans l'air au-dessus du char; elle était à demi enflée par le souffle d'une multitude de petits zéphyrs qui s'efforçaient de la pousser par leurs haleines. On voyait au milieu des airs Eole empressé, inquiet et ardent. Son visage ridé et chagrin, sa voix menaçante, ses sourcils épais et pendants, ses yeux pleins d'un feu sombre et austère, tenaient en silence les fiers aquilons, et repoussaient tous les nuages. Les immenses baleines et tous les monstres marins, faisant avec leurs narines un flux et reflux de l'onde amère, sortaient à la hâte de leurs grottes profondes pour voir la déesse. »

LA BÉTIQUE.

« Le fleuve Bétis coule dans un pays fertile et sous un ciel doux, qui est toujours serein. Le pays a pris le nom du fleuve, qui se jette dans le grand Océan, assez près des Colonnes d'Hercule et de cet endroit où la mer furieuse, rompant ses digues, sépara autrefois la terre de Tharsis d'avec la grande Afrique. Ce pays semble avoir conservé les délices de l'âge d'or. Les hivers y sont tièdes et les rigueurs inconnues. Ils environnaient le char d'Amphitrite, traîné par des chevaux marins plus blancs que la neige, et qui, fendant l'onde salée, laissaient loin derrière eux un vaste sillon dans la mer. Leurs yeux étaient enflammés et leurs bouches étaient fumantes. Le char de la déesse était une conque d'une merveilleuse figure; elle était d'une blancheur plus éclatante que l'ivoire, et les rous étaient d'or. Ce char semblait voler sur la surface des eaux paisibles. Une troupe de nymphes, couronnées de fleurs, nageaient en foule derrière le char; leurs beaux cheveux pendaient sur leurs épaules et flottaient au gré des vents. La déesse tenait d'une main un sceptre d'or pour commander aux vagues, et de l'autre elle portait sur ses genoux le petit dieu Palémon, son fils, pendant à sa mamelle. Elle avait un visage serein et une douce majesté qui faisait fuir les vents séditieux et les noires tempêtes. Les Tritons conduisaient les chevaux et tenaient les rênes dorées. Une grande voile de pourpre flottait dans l'air au-dessus du char; elle était à demi enflée par le souffle d'une multitude de petits zéphyrs qui s'efforçaient de la pousser par leurs haleines. On voyait au milieu des airs Eole empressé, inquiet et ardent. Son visage ridé et chagrin, sa voix menaçante, ses sourcils épais et pendants, ses yeux pleins d'un feu sombre et austère, tenaient en silence les fiers aquilons, et repoussaient tous les nuages. Les immenses baleines et tous les monstres marins, faisant avec leurs narines un flux et reflux de l'onde amère, sortaient à la hâte de leurs grottes profondes pour voir la déesse. »

LA BÉTIQUE.

« Le fleuve Bétis coule dans un pays fertile et sous un ciel doux, qui est toujours serein. Le pays a pris le nom du fleuve, qui se jette dans le grand Océan, assez près des Colonnes d'Hercule et de cet endroit où la mer furieuse, rompant ses digues, sépara autrefois la terre de Tharsis d'avec la grande Afrique. Ce pays semble avoir conservé les délices de l'âge d'or. Les hivers y sont tièdes et les rigueurs inconnues. Ils environnaient le char d'Amphitrite, traîné par des chevaux marins plus blancs que la neige, et qui, fendant l'onde salée, laissaient loin derrière eux un vaste sillon dans la mer. Leurs yeux étaient enflammés et leurs bouches étaient fumantes. Le char de la déesse était une conque d'une merveilleuse figure; elle était d'une blancheur plus éclatante que l'ivoire, et les rous étaient d'or. Ce char semblait voler sur la surface des eaux paisibles. Une troupe de nymphes, couronnées de fleurs, nageaient en foule derrière le char; leurs beaux cheveux pendaient sur leurs épaules et flottaient au gré des vents. La déesse tenait d'une main un sceptre d'or pour commander aux vagues, et de l'autre elle portait sur ses genoux le petit dieu Palémon, son fils, pendant à sa mamelle. Elle avait un visage serein et une douce majesté qui faisait fuir les vents séditieux et les noires tempêtes. Les Tritons conduisaient les chevaux et tenaient les rênes dorées. Une grande voile de pourpre flottait dans l'air au-dessus du char; elle était à demi enflée par le souffle d'une multitude de petits zéphyrs qui s'efforçaient de la pousser par leurs haleines. On voyait au milieu des airs Eole empressé, inquiet et ardent. Son visage ridé et chagrin, sa voix menaçante, ses sourcils épais et pendants, ses yeux pleins d'un feu sombre et austère, tenaient en silence les fiers aquilons, et repoussaient tous les

LES CHAMPS ÉLYSÉES.

« Le jour n'y finit point, et la nuit, avec ses sombres voiles, y est inconnue; une lumière pure et douce se répand autour des corps de ces hommes justes, et les environne de ses rayons comme d'un vêtement. Cette lumière n'est point semblable à la lumière sombre qui éclaire les yeux des misérables mortels, et qui n'est que ténèbres; c'est plutôt une gloire céleste qu'une lumière : elle pénètre plus subtilement les corps les plus épais que les rayons du soleil ne pénètrent le plus pur cristal; elle n'ébloui jamais; au contraire, elle fortifie les yeux, et porte au fond de l'âme je ne sais quelle sérénité; c'est d'elle seule que ces hommes bienheureux sont nourris; elle sort d'eux, et elle y rentre; elle les pénètre et s'incorpore à eux comme les aliments s'incorporent à nous. Ils la voient, ils la sentent, ils la respirent; elle fait naître en eux une source intarissable de paix et de joie; ils sont plongés dans cet abîme de joie, comme les poissons dans la mer. Ils ne veulent plus rien; ils ont tout sans rien avoir, car ce goût de lumière pure apaise la faim de leur cœur; tous leurs désirs sont rassasiés, et leur plénitude les élève au-dessus de tout ce que les hommes vides et affamés cherchent sur la terre; toutes les délices qui les environment ne leur sont rien, parce que le comble de leur félicité, qui vient du dedans, ne leur laisse aucun sentiment pour tout ce qu'ils voient de délicieux au dehors. Ils sont tels que les dieux, qui, rassasiés de nectar et d'ambroisie, ne daigneraient pas se nourrir des viandes grossières qu'on leur présenterait à la table la plus exquise des hommes mortels. Tous les maux s'enfuient loin de ces lieux tranquilles; la mort, la maladie, la pauvreté, la douleur, les regrets, les remords, les craintes, les espérances mêmes, qui coûtent autant de peines que les craintes; les divisions, les dégoûts, les dépits ne peuvent y avoir aucune entrée.

« Les hautes montagnes de la Thrace, qui, de leur front couvert de neige et de glace depuis l'origine du monde, fendent les nues, seraient renversées de leurs fondements posés au centre de la terre, que les cœurs de ces hommes justes ne pourraient pas même être émus. Seulement ils ont pitié des misères qui accablent les hommes vivants dans le monde; mais c'est une pitié douce et tranquille, qui n'altère en rien leur immuable félicité. Une jeunesse éternelle, une félicité sans fin, une gloire toute divine est peinte sur leurs visages; mais leur joie n'a rien de folâtre ni d'indécent; c'est une joie douce, noble, pleine de majesté; c'est un goût sublime de la vérité et de la vertu qui les transporte. Ils sont, sans interruption, à chaque moment, dans le même saisissement de cœur où est une mère qui revoit son cher fils qu'elle avait cru mort; et cette joie, qui échappe bientôt à la mère, ne s'enfuit jamais du cœur de ces hommes; jamais elle ne languit un instant; elle est toujours nouvelle pour eux; ils ont le transport de l'ivresse sans en avoir le trouble et l'aveuglement.

« Ils s'entretiennent ensemble de ce qu'ils voient et de ce qu'ils goûtent; ils foulent à leurs pieds les molles délices et les vaines grandeurs de leur ancienne condition, qu'ils déplorent; ils repassent avec plaisir ces tristes et courtes années où ils ont eu besoin de combattre contre eux-mêmes et contre le torrent des hommes corrompus, pour devenir bons; ils admirent le secours des dieux, qui les ont conduits comme par la main à la vertu, au milieu de tant de périls. Je ne sais quoi de divin coule sans cesse au travers de leurs cœurs, comme un torrent de la divinité même qui s'unit à eux; ils voient, ils goûtent, ils sont heureux et sentent qu'ils le seront toujours. Ils chantent tous ensemble les louanges des dieux, et ils ne font tous ensemble qu'une seule voix, une seule pensée, un seul cœur; une même félicité fait comme un flux et reflux dans ces âmes unies.

« Dans ce ravissement divin, les siècles coulent plus rapidement que les heures parmi les mortels; et cependant mille et mille siècles écoulés n'ôtent rien à leur félicité toujours nouvelle et toujours entière. Ils règnent tous ensemble, non sur des trônes que la main des hommes peut renverser, mais en eux-mêmes, avec une puissance immuable; car ils n'ont plus besoin d'être redoutables par une puissance empruntée d'un peuple vil et misérable. Ils ne portent plus ces vains diadèmes dont l'éclat cache tant de craintes et de noirs soucis; les dieux mêmes les ont couronnés de leurs propres mains, avec des couronnes que rien ne peut flétrir. »

RAPIDITÉ DE LA VIE.

« Les hommes passent comme les fleurs qui s'épanouissent le matin, et qui le soir sont flétries et foulées aux pieds. Les générations des hommes s'écoulent comme les ondes d'un fleuve rapide; rien ne peut arrêter le temps, qui entraîne après lui tout ce qui paraît le plus immobile. Toi-même, ô mon fils, mon cher fils! toi-même, qui jouis maintenant d'une jeunesse si vive et si féconde en plaisirs, souviens-toi que ce bel âge n'est qu'une fleur qui sera presque aussitôt séchée qu'éclose. Tu te verras changer insensiblement : les grâces riantes, les deux plaisirs, la force, la santé, la joie s'évanouiront comme un beau songe; il ne t'en restera qu'un triste souvenir : la vieillesse languissante et ennemie des plaisirs viendra rider ton visage, courber ton corps, affaiblir tes membres, faire tarir dans ton cœur la source de la joie, te dégoûter du présent, te faire craindre l'avenir, te rendre insensible à tout, excepté à la douleur. Ce temps te paraît éloigné; hélas! tu te trompes, mon fils; il se hâte, le voilà qui arrive : ce qui vient avec tant de rapidité n'est pas loin de toi, et le présent qui s'enfuit est déjà bien loin, puisqu'il s'anéantit dans le moment que nous parlons, et ne peut plus se rapprocher. Ne compte donc jamais, mon fils, sur le présent; mais soutiens-toi dans le sentier rude et âpre de la vertu par la vue de l'avenir. Prépare-toi, par des mœurs pures et par l'amour de la justice, une place dans cet heureux séjour de la paix. »

Aventures d'Aristonoüs (LES), conte dans le genre antique, par Fénelon. Rien de plus simple que les faits racontés dans ce petit chef-d'œuvre. Sophronyme, réduit à la pauvreté après avoir perdu les richesses qu'il devait tenir de ses ancêtres, vit en sage dans l'île de Délos. Un jour, il aperçoit sur le rivage un étranger d'un âge déjà avancé. Il suppose qu'il veut aller au temple d'Apollon, et il offre de l'y conduire. Dans le chemin, l'étranger raconte ses aventures : il se nomme Aristonoüs; il a été abandonné par ses parents dans son enfance, et il est devenu l'esclave d'un homme riche et vertueux de Patare, nommé Alcine, qui, après lui avoir donné une instruction très-développée, l'a affranchi et l'a envoyé exercer ses talents près de Polycrate, tyran de Samos. Après avoir amassé de grands biens, il a voulu revoir la Lycie, où il espérait retrouver son ancien maître Alcine. Mais celui-ci était mort après avoir perdu toute sa fortune. Parmi les fils d'Alcine, un seul, nommé Oroclique, lui avait survécu, et l'on croyait généralement qu'il avait péri dans un naufrage. Alors Aristonoüs avait retrouvé ses propres frères à Clazomene, mais il en avait été fort mal reçu, parce qu'il s'était présenté à eux sous de pauvres apparences. Il les avait punis d'abord de leur inhumanité, puis il leur avait pardonné et les avait enrichis. Ayant appris plus tard qu'un fils d'Oroclique vivait encore à Délos, il n'avait d'autre but, en venant dans cette île, que de le retrouver. Or, ce fils d'Oroclique n'est autre que Sophronyme lui-même. Aristonoüs l'emmène avec lui en Lycie; là, il lui montre une maison simple, mais agréable, entourée de jardins remplis de fruits et de plantes utiles; il le conduit ensuite dans une belle prairie où erraient de grands troupeaux moutonnants; puis il lui fait don de tout cela, en lui disant qu'il est heureux de le voir rétabli dans l'ancien patrimoine de ses ancêtres. Après avoir ainsi témoigné sa reconnaissance pour les bienfaits d'Alcine, en assurant le bonheur de son petit-fils, Aristonoüs retourna près de sa famille; mais, chaque année, il faisait un voyage en Lycie pour revoir Sophronyme. Enfin, il vint une année où le navire qu'attendait Sophronyme ne portait que les cendres d'Aristonoüs. Sophronyme, après avoir donné un libre cours à ses larmes, déposa l'urne cinéraire dans le tombeau d'Alcine, et un myrte naquit au milieu du tombeau dès le premier jour, ce qui fit penser à tout le monde que les dieux, pour récompenser Aristonoüs de sa vertu, l'avaient changé en myrte.

« Les *Aventures d'Aristonoüs*, dit M. Villemain, respirent ce charme attendrissant qui naît des hommes vertueux : c'est Virgile, à Racine, à Fénelon. Dans ce morceau de quelques pages, on devinerait l'auteur du *Télémaque*, comme dans le *Dialogue de Sylla et Eucrate* on reconnaît Montesquieu. Il n'appartient qu'aux hommes véritablement supérieurs de pouvoir renfermer ainsi dans un cadre très-étroit l'essai de tout leur génie. »

La plupart des éditions qu'on a faites des *Aventures de Télémaque* contiennent aussi, à la fin du volume, les *Aventures d'Aristonoüs*, qui méritent, à tous les égards, d'occuper cette place.

Aventures de Robinson Crusoé (LES), roman anglais de Daniel de Foë, qui parut en 1719. Il y a longtemps qu'on ne compte plus les éditions de ce livre si justement populaire, que les enfants dévorent avec avidité, que les hommes mûrs savourent avec délices et que les vieillards relisent avec un nouveau plaisir. Qui ne sourit encore à ce nom devenu cosmopolite de Robinson Crusoé? Avec sa naïveté charmante, La Fontaine avouait qu'il aurait pris *un plaisir extrême* à entendre conter *Peau d'Ane*; qu'eût donc dit le *bonhomme* si son enfance avait été bercée avec *Robinson*? Ah! les beaux vers qu'il nous eût faits sur le héros de l'océan Pacifique! Vendredi!... Quel est donc le secret de l'intérêt puissant qui nous attache au récit de ces aventures imaginaires? Pourquoi Robinson nous passionne-t-il plus que le pieux Enée ou l'indomptable Achille? C'est que ses idées, ses sentiments, ses paroles, ses actions, se font jour au milieu des situations les plus surprenantes, les plus variées et les plus dramatiques, sans jamais sortir, cependant, de notre nature vulgaire; c'est que les détails, les événements les plus simples comme les plus extraordinaires sont présentés avec un si incomparable sentiment de la réalité, qu'il semble impossible que Robinson doive seulement son existence à un caprice de l'imagination. Jamais fiction, dans aucune langue, n'a semblé revêtue de tant de caractères de vérité, tandis que, d'autre part, elle met en relief un haut enseignement moral qui a le mérite de se dégager de lui-même du recit, sans que jamais l'auteur ait besoin d'éveiller à cet égard l'attention du lecteur. C'est là que l'on voit tout le parti que l'homme peut tirer de ses facultés naturelles, pour surmonter les difficultés d'une situation extraordinaire et presque désespérée. La lecture de ce livre captive le jeune âge, le charme par l'intérêt tour à tour terrible et touchant des situations; et par le merveilleux des aventures; elle ouvre, étend ses idées, et surtout provoque ses réflexions par les notions légères, mais assez fidèles, qu'elle lui donne sur les arts mécaniques, la navigation, le commerce, la variété des climats, etc. Robinson est le type de ces hommes qu'un impérieux besoin de mouvement et l'attrait des aventures inconnues poussent hors du centre de la vie et de la fait nâtre. De ses deux frères, l'un était mort, l'autre avait disparu; ses parents le supplient, les larmes aux yeux, de ne pas les abandonner; les conseils de ses amis le retiennent; mais la raison, les remords de sa conscience ont beau le retenir, il y a dans sa nature une inclination fatale; il faut qu'il aille à la mer. En vain, à la première tempête, le repentir le reprend; il noie dans le vin ces accès de conscience. En vain un naufrage et le voisinage de la mort l'avertissent; il s'endurcit et s'obstine. En vain la captivité chez les Maures et la possession d'une plantation fructueuse lui conseillent le repos; l'instinct indomptable se réveille; « il est né pour être son propre destructeur, » et il se rembarque. Le vaisseau périt, il est jeté seul dans une île déserte; c'est alors que l'énergie native trouve son emploi; il faut que, comme ses descendants, les pionniers d'Australie et d'Amérique, il refasse et conquiere une à une les inventions et les acquisitions de l'industrie humaine : une à une, il les reconquiert et les refait. Rien n'arrête son courage; il le possède possession, ni la lassitude du travail. A ses yeux, le travail est chose naturelle. Quand, pour se barricader, il va couper dans les bois des pieux qu'il enfonce et dont chacun lui coûte un jour de peine, il remarque que cet ouvrage est très-laborieux et très-ennuyeux; « mais, dit-il, quel besoin avais-je de considérer si une chose que je faisais était ou non ennuyeuse, puisque j'avais assez de temps pour la faire et que je n'avais point d'autre occupation? » N'ayant qu'une hache et un rabot, il consacre quarante-deux jours à faire une planche. Il emploie deux mois à fabriquer ses premières jarres, et en met cinq à construire son premier canot; ensuite, il aplanit le terrain depuis son chantier jusqu'à la mer; puis, ne pouvant amener son canot jusqu'à l'eau, il commence à creuser un canal; enfin, calculant qu'il lui faudrait dix ou douze ans pour achever l'œuvre, il construit à un autre endroit un autre canot, avec un autre canal long d'un demi-mille, profond de quatre pieds, large de six. Il y met deux ans. « J'avais appris, dit-il, à ne désespérer d'aucune chose. Des que je vis celle-là praticable, je ne l'abandonnai plus. » Toujours reviennent, chez Robinson, ces fortes paroles d'indomptable patience. Il y a, en somme, pour lui un plaisir intime et profond, en se retournant de tous côtés, de voir partout l'œuvre de ses propres mains. Il se sent homme en retrouvant la marque de son labeur et de sa pensée; il rentre volontiers chez lui parce qu'il y est maître, et il y dîne gravement en *roi*, avec son chien, son chat et son perroquet pour sujets. Enfin, on voit apparaître la religion. Dans cette âme passionnée et inculte qui, « huit années durant est restée sans pensée et comme stupide, » enfoncée dans le travail manuel et sous les besoins du corps, la foi s'enracine, nourrie par la solitude et l'anxiété. Un jour, dans un accès de fièvre, il se repent, il ouvre la Bible et y lit ces mots qui s'appliquent à sa situation : « Invoque-moi dans tes jours d'angoisse, et je te délivrerai. » Désormais la vie spirituelle s'ouvre pour lui. Plus tard, un compagnon vient partager la solitude de Robinson; c'est un nègre, l'excellent *Vendredi*, qu'il sauve d'une mort affreuse; quelques années après, sa petite royauté s'étend sur deux autres personnes qu'il délivre également, et dont l'une est le père de Vendredi. Enfin, un jour, un vaisseau vient jeter l'ancre dans une petite baie, en face de l'île, et Robinson quitte son île, non sans avoir répandu des larmes sur ce séjour où il avait été si malheu-

reux et si heureux tour à tour. Plus tard, Robinson retourne à son île pour y porter la petite colonie qu'il y a laissée, et revient définitivement en Angleterre après une seconde absence de dix ans. « L'amour des voyages, dit-il en terminant, n'est pas encore éteint en moi; mais je suis convaincu que le repos et une vie paisible peuvent seuls donner le bonheur; le souvenir de mes infortunes et des scènes si variées dont j'ai été témoin ajoute au plaisir que j'éprouve en me voyant de retour dans ma patrie. Devenu sage à soixante-douze ans, il est temps que je me prépare à un voyage plus long que ceux que je viens de décrire. »

L'art entre pour une faible part dans ce récit tout rempli et comme bourré de faits, et qu'eût comme un livre d'histoire. La statistique, la géographie et l'hydrographie de l'île sont données avec tant d'exactitude que le lecteur est tenté de prendre un atlas et de dessiner lui-même une petite carte de l'endroit. « Ensemble, dit M. Taine, qui a sérieusement étudié ce livre, que l'auteur ait fait les travaux de son Robinson, tant il les décrit exactement, avec les nombres, les quantités, les dimensions, comme un charpentier, un potier ou un matelot émérite. On n'avait jamais vu un tel sentiment du réel, et on ne l'a point revu. » —

« L'éditeur, disent les vieilles éditions de *Robinson*, croit que ce livre est une vraie histoire de faits. Du reste, on n'y voit aucune apparence de fiction. » C'est là, en effet, tout le talent de Daniel de Foë, et de cette façon ses imperfections mêmes lui servent; son manque d'art devient un art profond; ses négligences, ses répétitions, ses longueurs contribuent à l'illusion; on ne peut pas objecter que tel détail, si petit, si vulgaire, soit inventé; un inventeur l'eût supprimé; il est trop ennuyeux pour qu'on l'ait mis exprès; l'art choisit, embellit, intéresse; ce n'est donc point l'art qui a mis en ordre ce faisceau d'incidents certains et vulgaires, c'est la vérité. *Robinson* a en outre un autre mérite : c'est de nous donner l'image parfaite du caractère, non d'un peuple, mais d'une race; Robinson est anglo-saxon par excellence, et en a les défauts et les qualités; c'est la photographie morale des Anglais et des Américains. Enfin ce livre est peut-être, de tous les livres de fiction qu'on met entre les mains des enfants, le plus intéressant, le plus moral et le plus instructif. On sait que c'est le seul dont J.-J. Rousseau permette d'abord la lecture à son *Emile*. « Puisqu'il nous faut absolument des livres, dit-il, il en est un qui fournit, à mon gré, le plus heureux traité d'éducation naturelle. Ce livre sera le premier que lira mon *Emile*; seul il composera longtemps toute sa bibliothèque, et il y tiendra toujours une place distinguée. Il sera le texte auquel tous nos entretiens sur les sciences naturelles ne serviront que de commentaires. Il servira d'épreuve, durant nos progrès, à l'état de notre jugement; et, tant que notre goût ne sera pas gâté, sa lecture nous plaira toujours. Quel est donc ce merveilleux livre? Est-ce Aristote? est-ce Platon? Non; c'est *Robinson Crusoé*. »

Le plus grand charme des *Aventures de Robinson* consiste dans la naïveté singulière des récits, des réflexions, et, en général, du style. Le seul reproche qu'on puisse faire à l'auteur, c'est de n'avoir pas su s'arrêter au moment où Robinson cesse d'être seul, ou au moins lorsque l'éducation de Vendredi est terminée. Il fut avoir ajouté à un chef-d'œuvre un supplément, un appendice presque ennuyeux, composé d'événements vulgaires. Rousseau va plus loin : se plaçant à un point de vue trop étroitement moralisée, et délaissant tout ce qui contribue à la vraisemblance, à la réalité de la fiction, il voudrait que l'auteur eût supprimé tout ce qui précède l'arrivée de Robinson dans son île, comme inutile au développement de l'idée philosophique de l'œuvre. Mais comment l'immortel auteur d'*Emile* n'a-t-il pas vu que Robinson n'eût plus été que le livre didactique d'un essai, d'une étude incapable de passionner les esprits et d'y produire cette forte impression qui ne peut naître que de la puissance de l'illusion? Daniel de Foë n'a pas voulu tracer une froide esquisse, mais une œuvre vivante; il a voulu donner une série d'aventures qui se déduisissent logiquement les unes des autres, en prenant pour point de départ un caractère, original sans doute, mais qui se rattachât profondément aux mœurs anglaises. Il nous peint la naissance, les premières années de son héros; il nous fait assister au développement graduel de cette nature inquiète et aventureuse; il s'identifie avec lui et cela d'une manière si naïve, si sincère, qu'il semble impossible que Robinson soit une création purement imaginaire, et qu'il n'ait pas eu un type sur lequel l'auteur l'a savamment modelé. Les ennemis, ou plutôt les envieux de Foë — et l'on sait que le talent n'en manque jamais — ont prétendu qu'il avait calqué son livre sur le récit des aventures d'un matelot, nommé Alexandre Selkirk, qui, après avoir passé quatre ans et quatre mois dans l'île de Juan Fernandez, aurait été ramené en Angleterre, en 1709, par le capitaine Rogers. Plusieurs narrations de son séjour dans cette île auraient même été déjà publiées, lorsque de Foë, l'observateur positif et l'écrivain réaliste par excellence, transforma ces matériaux incomplets en une histoire palpitante de vérité et restée à jamais populaire. Tout cela peut être vrai; mais en quoi le mérite de l'auteur s'en trouverait-il diminué? Est-ce que Virgile, est-ce que La Fontaine et Molière ont mon. Ils ont pu, sans doute, prendre parce qu'ils ont extrait quelques parcelles d'or du fumier d'auteurs pour la plupart obscurs et inconnus? Eh bien, admire dérision! ce livre, qui a fait la fortune d'une foule de libraires, que tout le monde connaît, qui a été lu et relu dans les cuisines comme dans les salons, dans les fermes comme dans les châteaux, sur le pont des navires, dans les plantations de l'Amérique et jusqu'au fond des déserts de Botany-Bay, ce livre dont l'intérêt ne s'affaiblira jamais, parce que c'est l'homme même, et non pas un homme qui est en scène, resserré dans les étroites proportions d'un individu vulgaire, *Robinson Crusoé* faillit ne pas trouver d'éditeur, et, de guerre lasse, son auteur le vendit pour 10 livres sterling, 250 fr. Mais Daniel de Foë pouvait du moins, dans cette disgrâce, se consoler par l'exemple d'un illustre prédécesseur : Milton avait été obligé de vendre *au rabais* son *Paradis perdu*, qu'un éditeur de Londres lui acheta pour 50 livres sterling; croyant faire une œuvre pie et rendre service à un pauvre homme... Pourquoi aussi Milton et de Foë s'avisaient-ils d'écrire une œuvre de génie? Que ne faisaient-ils un vaudeville, avec des couplets égrillards? ils se fussent enrichis.

Terminons cet article par quelques appréciations empruntées à nos meilleurs écrivains :

« C'est homme, dit M. de Broglie, élevé au milieu des ressources de la civilisation, jeté sur une plage abandonnée, mais fertile pourtant, dans la pleine maturité de ses forces morales et physiques, quels efforts ne lui faut-il pas pour s'assurer, à des conditions à peine supportables, une vie assez précaire? C'est dans cette lutte même que consiste l'intérêt du livre. Encore l'auteur est-il obligé, pour mener l'hypothèse à bonne fin, de placer à son aide un grand vaisseau échoué sur la côte, et où se trouvent en abondance des provisions, des armes, du fer travaillé, des instruments de toute sorte, en un mot tous les produits d'une industrie avancée. Sans cet auxiliaire, qui joue un grand rôle dans l'histoire, l'ingénieux Robinson serait mort en moins d'une semaine sur le seuil de son royaume. »

« Une grande idée philosophique, dit M. Ph. Chasles, se trouve au fond de ce livre; l'homme, jeté seul dans la création, en face de la nature et de Dieu, dompte l'une, adore l'autre, et se suffit à lui-même. Nul sermon ne fut jamais aussi moral que *Robinson Crusoé*. Quel livre, en dramatisant les angoisses de la solitude, a mieux fait ressortir les nécessités de l'état social, a mieux prouvé la beauté et la grandeur des arts mécaniques, éclatants témoignages du génie humain! Jamais roman ne fut moins roman. Tout paraît vrai : incidents, conversations, personnages, rien n'est fardé, rien ne joue faux; c'est un trompe-l'œil parfait. Où est la vanité de l'auteur? Qu'est-devenu le romancier? Il nous force à la croyance aveugle, il nous enchaîne à la foi implicite. Un *livre de lock* n'est pas plus minutieux, l'inventaire est exact; rien n'y manque... »

M. Taine a, de son côté, parfaitement caractérisé le talent du romancier et la valeur morale de son récit. « Jamais, dit-il, l'art ne fut l'instrument d'une œuvre plus morale et plus anglaise. Robinson est bien de sa race et peut l'instruire encore aujourd'hui. Il a cette force de volonté, cette fougue intérieure, ces sourdes fermentations d'imagination violente qui jadis faisaient les rois de la mer, et qui aujourd'hui font les émigrants et les *squatters*... L'application et la fatigue de la tête et des bras occupent ce trop-plein d'activité et de forces; il faut que cette meule trouve de quoi à moudre, sans quoi, tournant dans le vide, elle s'userait elle-même. Il travaille donc tous les jours et tout le jour, à la fois charpentier, tuméeur, portefaix, chasseur, laboureur, potier, tailleur, laitière, vannier, émouleur, boulanger, invincible aux difficultés, aux mécomptes, au temps, à la peine... Quand il vent se retirer du désespoir, il dresse impartialement, comme un comptable, » le tableau de ses biens et de ses maux, et le divise en deux colonnes, actif et passif, article contre article, en sorte que la balance est à son profit. Son courage n'est que l'ouvrier de son bon sens... Desormais pour lui la vie spirituelle s'ouvre. Pour y pénétrer jusqu'au fond, le *squatter* n'a besoin que de sa Bible; il emporte avec elle sa foi, sa théologie et son culte... »

Les *Aventures de Robinson Crusoé* ont été traduites dans toutes les langues et réimprimées une multitude de fois. L'immense popularité dont jouit ce livre a inspiré d'autres *Robinsons*, tels que le *Robinson suisse*, le *Robinson de douze ans*, le *Robinson américain*, etc.; qui ne sont pas dépourvus d'intérêt, et qui nous montrent également la lutte de l'homme isolé ou d'une famille contre la nature; mais ils doivent surtout leur succès à l'illustre parrain qui leur a donné son nom. Enfin, il a paru, en janvier 1863, un ouvrage intitulé les *Vrais Robinsons*, par MM. Victor Chauvin et Ferdinand Denis. C'est, comme l'indique le titre, un récit attachant, dramatique, tiré de l'*Histoire des Voyages*, et où sont reproduites les aventures, les souffrances de ces malheureux naufragés qui ont vécu plus ou moins longtemps sur des plages désertes. Voici les titres des principaux chapitres qui composent cet ouvrage : Anna d'Arfet et Macham à Madère; Alonzo Cuaco; Pedro Serrano; Marguerite de Roberval sur l'île de la Demoiselle; Hans Staden de Homberg; Loguat et ses compagnons, Robinsons volontaires à l'île Rodrigue; Selkirk; le Père Crespel, religieux de l'ordre des Récollets, au Labrador; le Soldat de Malplaquet; les Quatre matelots russes, au Spitzberg; le Capitaine Viaud; Doua-Tara; Adams et les révoltés de la *Bounty* à l'île Pitcairn; Lesquin de Roscoff aux îles Crozet; Mistress Anna Fraser, sur un banc de corail, dans les mers de la Nouvelle-Hollande; les Naufragés de la *Delphine*; Gaëtano Osculati dans une île de la Cosanga; Charton et Lavigne aux îles Galapagos; Mme Adeline Wilson; le *Duroc* sur l'îlot Mellish, etc.

— **Littér.** Cette situation d'un homme isolé du reste du monde pendant plus de vingt ans, était trop frappante pour ne pas tomber dans le domaine de la littérature et y devenir l'objet de fréquentes allusions, ainsi que diverses autres particularités du livre :

« Sur quel fonds l'homme, tel que nous le supposons, va-t-il prendre sa nourriture? Et quand on songe que ce n'est point à se nourrir seulement qu'il doit penser, mais à vêtir son corps, mais à se préparer un abri contre les intempéries de l'air, mais à se préserver de mille autres dangers et à satisfaire à mille autres besoins, l'imagination reste confondue de la tâche qu'avait à remplir l'homme laissé seul aux prises avec la nature. L'histoire de *Robinson dans son île*, qui a amusé notre enfance, nous en donne à peine une idée. »

DE BROGLIE.

« La foule, le mouvement prodigieux d'Amsterdam, favorisaient la solitude de Swammerdam. Ces Babylones du commerce sont pour le penseur de profonds déserts. Dans ce même océan d'hommes d'une activité mercantile, au bord des canaux dormants, il vivait à peu près comme *Robinson dans son île*. »

MICHELET.

« Oui, mon cher ami, voilà trois mois que je suis à Paris, dans le quartier le plus populeux et le plus bruyant, dévoré sur le lit de sangle d'un cabinet d'hôtel, au cinquième étage; je ne vois, je ne reçois personne, et je suis seul, mille fois plus seul, dans cette Babylone de deux millions d'âmes, que *Robinson dans son île*. »

Revue de Paris.

« Le propriétaire, comme un *Robinson dans son île*, écarte à coups de pique et de fusil le prolétaire que la vague de la civilisation submerge, et qui cherche à se prendre aux rochers de la propriété. »

PROUDHON.

« Le siècle a beau s'évertuer à équarrir le bois, à scier la pierre, à fouiller le sol, ces occupations ne le posséderont jamais tout entier. Quel qu'il soit, l'homme sur la terre ressemblera toujours à *Robinson dans son île déserte* : tout ce qu'il fait de ses mains abouti à se creuser un canot pour en sortir. »

QUINET.

« La voiture arrivait à la hauteur de la porte Saint-Martin, et Fougas, la tête à la portière, continuait à préparer son impromptu, lorsqu'une calèche, attelée de deux alezans superbes, passa pour ainsi dire sous le nez du rêveur. Un gros homme à moustache grise retourna la tête et cria : « Fougas! » *Robinson découvrant dans son île l'empreinte du pied d'un homme* ne fut pas plus étonné que Fougas en entendant cet appel. »

ED. ABOUT.

Aventures de Roderick Random (LES), roman de Tobie Smollett. Ce roman, le premier qu'ait publié Smollett (1748), offre, dans quelques parties, une certaine ressemblance avec notre *Gil Blas*, et l'auteur avoue même dans sa préface avoir pris Le Sage pour modèle; mais il se rapproche davantage, en réalité, des œuvres bouffonnes de Scarron.

Smollett avait alors vingt-sept ans; l'ouvrage eut un grand succès, et quelques personnes crurent d'abord que Fielding en était le véritable auteur. Random, le héros de l'histoire, est un jeune Ecossais en quête de la fortune, et qui la cherche au milieu des aventures les plus diverses. Les événements se succèdent avec une rapidité vertigineuse. Aujourd'hui, il paraît au faîte de la fortune; demain, il sera plongé dans la plus affreuse détresse. Il parcourt les diverses contrées de l'Europe, dont il décrit beaucoup plus loin les applications des caractères dépeints dans le roman.

Smollett attachait une certaine importance à ce qu'on ne l'accusât pas d'avoir voulu tourner en ridicule quelques-uns de ses ennemis, et cherché à satisfaire ses ressentiments particuliers par de malignes allusions. Il commencerait d'en se livrer, il protestait contre toute intention de personnalité, et cet apologue spirituel, où il signale l'inconvénient des interprétations, n'a que médiocrement réussi à l'absoudre du jugement sévère du public :

« Un jeune peintre, dans une saillie de gaieté, esquissa une sorte de tableau de fantaisie, représentant un ours, un hibou, un singe et un âne; et, pour rendre sa composition plus piquante, plus comique et plus morale, il distingua chacun de ses personnages par quelque emblème de la vie humaine. Martin était représenté dans l'attitude et le costume d'un vieux soldat édenté et ivre; le hibou, perché sur le manche d'une cafetière, avec une paire de lunettes, semblait contemplater un journal; et l'âne, coiffé d'une énorme perruque, dont l'ampleur ne pouvait cependant cacher ses longues oreilles, faisait faire son portrait par le singe, qui paraissait avec les attributs de la peinture. Ce groupe fantasque excita quelque hilarité et obtint une approbation générale, jusqu'à ce qu'un mauvais plaisant l'eût accusé de n'avoir pas été aussi parcimonieux dans ses amis de l'artiste. Cette insinuation n'eut pas plutôt circulé, que les mêmes personnes qui avaient applaudi auparavant commencèrent à trouver bizarre, et à s'imaginer même qu'elles étaient désignées par les diverses figures du tableau. Ainsi, par exemple, un grave personnage d'un âge mûr, qui avait été le plus ardent à louer l'invention, irrité de cet outrage prétendu, se rendit au logis du peintre, et l'ayant trouvé chez lui : « Or ça, monsieur le singe, dit-il, j'ai bonne envie de vous rosser comme que, si vous ne perdu » ses dents, il a encore ses griffes, et qu'il n'est » pas assez ivre pour ne pas s'apercevoir de » votre impertinence.... Morbleu! cette mâchoire édentée est une scandaleuse diffamation; mais ne croyez pas que j'aie le râtelier » assez dégarni pour être hors d'état de ru- » miner ma vengeance. » Ici, il fut interrompu par l'arrivée d'un docte médecin, qui, s'avançant vers l'accusé d'un air furieux, s'écria : « Et si, en allongeant les oreilles de l'âne, vous » faisiez raccourcir celle du babouin! Allons, point de subterfuge, car, par la barbe d'Esculape, il n'y a pas dans cette perruque un seul cheveu qui ne pût servir de témoignage » pour vous convaincre d'insulte personnelle.... Voyez, capitaine, comme ce malheureux petit drôle a copié jusqu'à la frisure. La couleur, à la vérité, est différente; » mais la forme et le toupet sont parfaitement » identiques. » Pendant qu'il s'emportait ainsi en invectives et en vociférations, entre un vénérable sénateur, qui se dirige en chancelant vers le prévenu. « Sapajou! s'écrie-t-il, je » vous ferai bien voir que je sais lire autre » chose qu'un journal, et cela sans le secours » de lunettes.... Voici un billet de votre main, » pendard, une reconnaissance de l'argent que » je vous ai avancé, faute de quoi vous auriez » ressemblé vous-même à un baboin, et vous » n'auriez pas osé montrer votre face au jour, » ingrat et impudent faquin que vous êtes. » En vain le peintre, surpris, protesta qu'il n'avait eu l'intention d'offenser ou de désigner personne. Ils soutinrent que la ressemblance était trop palpable pour être l'effet du hasard, et l'accusèrent d'insolence, de malice et d'ingratitude. Leurs clameurs ayant été entendues par le public, le capitaine fut un ours, le docteur un âne, et le sénateur un hibou, jusqu'à leur dernier jour. Ami lecteur, de grâce, rappelle-toi cet exemple en parcourant les pages suivantes, et ne cherche pas à l'approprier ce qui appartient également à mille autres individus. Si tu rencontres un portrait qui reproduise ta physionomie sous un jour désagréable, garde bien de penser que Songe qu'un trait ne fait pas le visage, et que, bien que tu sois peut-être pourvu d'un nez en pied de marmite, dix de tes voisins peuvent se trouver dans le même cas. »

En dépit de cette protestation, le public s'obstina à retrouver les originaux de Gawkey, Crabbe et Potion; on crut reconnaître dans le pharmacien Potion le chirurgien Lavention, ancien professeur de Smollett, dans le vieux juge, son aïeul, auquel il ne pouvait pardonner de l'avoir frustré de sa succession; sa femme, enfin, sous les aimables traits de Narcissa. Un relieur et un barbier, amis de Smollett pendant son enfance, se disputèrent l'honneur d'avoir fourni le modèle de ce Strap, si dévoué, si bon et si généreux dans sa simplicité. On regrette l'absence de tout sens moral dans l'œuvre de Smollett, que déshonorent les passages les plus licencieux; et l'on a beau faire la part de l'époque et de ses mœurs, tant de grossièreté ne laisse pas de choquer les esprits les moins délicats. Le romancier semble également méconnaître ce qu'il y a de grand et de pur dans le cœur de la femme, bien inférieur en cela à l'auteur de *Clarisse Harlowe* et à Fielding. Quant au style de Smollett, il est familier et négligé jusqu'à l'excès. Cependant W. Scott, dans ses *Vies des Romanciers*, cite avec éloge la description du combat naval auquel assiste Roderick, enchaîné sur le pont du vaisseau le *Tonnerre*; et, en effet, cette description ne manque ni de grandeur ni d'énergie.

Roderick Random, traduit en français.

Aventures de Peregrine Pickle, roman de Smollett, publié en 1751, trois ans après les *Aventures de Roderick Random*, avec lesquelles il a quelques rapports. On a lieu de croire qu'il fut composé pendant le séjour de Smollett à Paris, où l'auteur agrandit le cercle de ses connaissances, et sut étudier avec sagacité les mœurs et les usages. Un petit-maître, avec lequel il se promène à Versailles et à Marly, le modèle de l'imitable Palette, et un médecin, qui avait éveillé sa susceptibilité nationale en se permettant des observations offensantes pour l'Ecosse, lui donna celui du pédant docteur Ackenside. Il existe entre le roman de *Roderick Random* et celui de *Peregrine Pickle* une différence assez grande : *Peregrine Pickle* est plus fini, écrit avec plus de soin, mieux observé; il offre des scènes d'un intérêt plus vif et plus compliqué, une plus riche variété d'aventures et de caractères; mais il y a dans les *Aventures de Random* une aisance et un naturel qui ne retrouve pas au même degré *Recueil d'anecdotes bibliographiques et littéraires*, est jointe au texte, avec quelques notes explicatives sur les événements et les personnages qui sont du domaine de l'histoire. Quant aux anecdotes scandaleuses, on les a laissées avec raison enveloppées du mystère qui les couvre dans le texte. Ce livre est encore fort estimé en Angleterre; il a été traduit pour la première fois en français, par J.-P. Fresnais, en 1768-1769.

Aventures de mon père (LES), par Kotzebue. Cette production, moitié conte, moitié roman, est le résultat d'une espèce de gageure. Elle est due à la plume facile d'un homme à qui il n'a manqué, sans doute, que les passions généreuses pour devenir un écrivain du premier ordre. On y remarque les qualités qui distinguent la plupart de ses autres écrits, verve, ironie, narration vive, connaissance des défauts de la nature humaine. Kotzebue, un jour, invita un de ses amis à lui nommer au hasard dix mots, s'engageant à broder là-dessus une histoire dont chacun de ces mots formerait un chapitre. Ces mots furent *Veuve, ministre, perroquet, autruche, orage, nuit, océan, loup, plomb, couardise, enfer, corruption*. L'auteur se mit à l'œuvre et écrivit la narration dont voici le canevas :

Un certain baron allemand, à qui Kotzebue fait jouer le rôle de son grand-père, épouse, plus que septuagénaire, une jeune femme de dix-sept ans. Il arrive ce qui arrive d'ordinaire dans les ménages de ce genre : la jeune femme, tout en trompant son vieux mari, le tyrannise. Un soir, revenant du théâtre avec un jeune hobereau, son amant et son signisbée, elle feint un grand chagrin, et, quand le mari lui en demande la cause, elle répond que madame une telle, femme d'une des notabilités de l'endroit, se dispose à aller faire un voyage en Italie, que déjà cette dame apporte des autres par son luxe et ses grands airs, et, qu'à son retour, lorsqu'elle pourra parler *de visu* de Rome, de Florence, de Naples, nulle autre ne sera plus en état de lui tenir tête. La jeune baronne insiste donc auprès de son époux pour faire un voyage semblable. Le vieillard a beau opposer son âge, à lui, l'état avancé de sa grossesse, à elle, la femme tient bon et le voyage s'effectue, bien entendu, en compagnie du jeune galant. Lorsqu'ils sont arrivés à Naples, la baronne veut faire l'ascension du *Vesuve*. L'amant l'y accompagne. Arrivés au bout de la route carrossable, ils continuent leur ascension à pied. La fatigue l'emporte sur les forces de la voyageuse; elle se trouve mal, et, pendant que son compagnon redescend pour chercher des secours, elle accouche avant terme d'un petit garçon. Comme le baron est protestant, et qu'il n'y a pas de *ministre* de ce culte à Naples, on envoie chercher M. Van Doelen, ancien chapelain de la légation hollandaise auprès de la cour des Deux-Siciles, alors marié et fixé à Naples, pour ondoyer l'enfant. Mais la baronne, ne voulant pas s'embarrasser d'un fardeau si précieux et si fragile pendant son voyage de retour, confie son fils à M. Van Doelen, en s'engageant à payer une pension convenable, et à le faire reprendre lorsqu'il sera temps de songer sérieusement à son éducation. L'enfant, à qui l'on a donné le nom de Polycarpe, grandit, et à côté de lui la petite Wilhelmine, fille de M. Van Doelen, et un peu plus jeune que Polycarpe. La baronne, à qui les distractions de la société faisaient oublier les devoirs de la maternité, négligeait de rappeler son fils, lorsqu'enfin M. Van Doelen est averti que le vieux serviteur du baron va se mettre en route pour ramener le jeune Polycarpe à ses parents. Dans cet intervalle, Polycarpe, un jour, jouant près de la maison de son père nourricier, aperçoit tout à coup un magnifique *scarabée* aux ailes dorées. Il le suit, le poursuit, croit à chaque instant l'atteindre avec son petit chapeau, et se laisse entraîner à plus d'une lieue de la maison, jusqu'à l'entrée de la forêt. Le scarabée s'y réfugie. Polycarpe s'acharne après sa proie. Mais tout à coup il enfonce jusqu'aux genoux dans un marécage. La nuit arrive. Après d'inutiles efforts pour se dégager, l'enfant appelle au secours. Bientôt un homme à mine rébarbative l'apostrophe, et le saisit d'un bras nerveux. Polycarpe demande qu'on le conduise à la maison de M. Van Doelen. Pour toute réponse, son sauveur l'entraîne dans une caverne, repaire d'une bande de brigands dont il est le chef. Là le pauvre Polycarpe est employé aux petits emplois du ménage. Une tentative d'évasion échoue, il est gardé plus soigneusement, et il resterait sans doute indéfiniment le marmiton d'une bande de brigands, si l'assassinat d'un voyageur ne déterminait le gouvernement napolitain à prendre des mesures efficaces. La caverne des brigands est cernée, et ceux-ci sont ou tués ou emmenés prisonniers. Pendant la bataille, Polycarpe s'est blotti dans le creux d'un rocher et n'est point découvert. Quand tout le monde est parti, il sort de sa retraite, s'oriente tant bien que mal pour retrouver la grande route, et y rencontre tout d'abord, dans une voiture, un homme gros et gras à qui il demande la maison de M. Van Doelen. Cet homme lui dit qu'il se rend directement vers cet endroit et qu'il n'a qu'à l'accompagner. La nuit arrive; on couche à l'auberge, et le gros homme console Polycarpe en lui disant que le lendemain, à la première heure, ils seront rendus à destination. Mais quand, le lendemain, Polycarpe se voit trompé dans son espoir, il pleure, il se désole. L'homme, qui n'est autre que le propriétaire d'une ménagerie ambulante, le menace d'une correction et lui déclare que dorénavant il restera avec lui. Il vient de perdre un garçon de l'âge de Polycarpe, qu'un de ses tigres a mis en pièces, et, en attendant que Polycarpe soit initié au métier, il le charge de la garde de son *autruche*.

Nous ne pousserons pas plus loin l'analyse de cette course au clocher littéraire; le lecteur a déjà compris qu'il va s'élever un terrible *orage* pendant lequel Polycarpe réussit à s'échapper. Après avoir été employé dans les *mines* pendant quelque temps, il devient poète et produit une épopée intitulée l'*Océan*. Les mots *loup, plomb, couardise, enfer, corruption* se présentent chacun à son tour dans le récit, mais d'une manière un peu plus allemande que si ce tour de force avait été entrepris par Alex. Dumas ou Méry. J. Janin en a dit : En résumé, nous ne voyons pas là un tour de force, et on ne s'expliquerait guère le succès que cette nouvelle a obtenu en Allemagne, si elle n'était remaillée çà et là de critiques assez fines sur les poètes, les courtisans, les favorites, etc. Si l'auteur de *Misanthropie et repentir* n'avait jamais publié que cette enfilade d'aventures très-peu piquantes, il n'aurait porté aucun ombrage à la jeune Allemagne et serait sans doute mort de vieillesse.

Aventures de Julien Delmours (LES), roman de Mme de Genlis (Paris 1819). Mme de Genlis nous apprend qu'à l'âge de douze ans, sans doute à l'époque où elle avait cessé de s'habiller en garçon, elle inspira une passion très-vive à un adolescent qui en avait dix-huit, mais qui n'était que le fils d'un médecin. Le premier sentiment qu'inspira à la jeune comtesse la révélation de cet amour précoce ne fut que de l'indignation : elle ne pouvait concevoir qu'un roturier osât lever sur elle un regard; elle en infectée plus complétement, et de meilleure heure, de gentilhommerie et de pédantisme. Dans les *Aventures de Julien*, Mme de Genlis a retracé cette circonstance de sa vie, et elle y a reproduit toutes les idées dont elle était imbue dès sa jeunesse. Elle a voulu aussi faire entrer dans son cadre, non-seulement cette société aimable et polie qu'elle a toujours eu mêtre en scène avec autant de grâce que de vérité, mais encore la classe des artisans, dont elle ne connaissait ni les mœurs, ni le langage, ni les travers, ni les ridicules, ni les vertus, ni les vices. Elle a voulu surtout peindre ses affections, ses haines, ses rancunes, ses opinions, et elle a saisi cette occasion pour raconter des actions odieuses qu'elle prête à Robespierre, à Marat, à Danton et à quelques membres de la Commune de Paris, qu'on ne comptait certainement pas trouver dans les *Aventures de Julien Delmours*.

Aventures de Nigel (LES), roman anglais de Walter Scott. Ce roman, dont le manuscrit était terminé au printemps de 1822, parut le 30 mai de la même année. Il offre un panorama complet de la cour d'Angleterre et de la ville de Londres, sous le règne de Jacques Ier. L'auteur y a peint, avec une surprenante vigueur et une science profonde, l'avidité des Ecossais qui viennent chercher fortune auprès de leur royal compatriote; la jalousie des Anglais, qui ne peuvent voir sans mécontentement cette foule de nouveaux venus; l'injuste animosité des deux nations, toujours vivante, malgré la réunion des deux couronnes; le mouvement d'une ville sans police et abandonnée en quelque sorte à elle-même; les allures, si diverses à cette époque, des différentes classes de la société, des mariniers de la Tamise, des marchands de la Cité, de leurs turbulents apprentis, des étudiants du Temple, des habitants de l'Alsace, quartier privilégié ou les malfaiteurs trouvaient un asile à peu près inviolable; et, au milieu de cet assemblage singulier, un roi rempli des doctrines du pouvoir absolu et gouvernè despotiquement par des favoris; abandonnant volontiers le soin des affaires publiques pour se mêler des affaires particulières de ses sujets; mais excellent homme, s'il est prince détestable. Tout cela est peint avec le talent le plus vif et le plus original. L'abondance et la variété des détails nuisent cependant à l'ensemble. Scott avait étudié l'histoire de cette période, principalement dans ce qui a rapport à l'aspect général de Londres sous Jacques Ier. La description de l'Alsace surpasse de beaucoup pour l'exactitude et la réalité, les fameuses scènes de Ben Johnson, et des dramaturges, ses contemporains. Rien n'est mieux réussi que le portrait de ce pauvre roi, gueux, faible et pédant; puis les figures de Richie Moniplie, le brave Ecossais, et de sir Mungo Malagrowther. On rapporte que le lendemain même de l'apparition de ce roman, Constable, qui avait passé la nuit à le lire, écrivit à l'auteur une lettre où il lui disait, entre autres compliments : « Mon cher sir Walter Scott, je viens d'éprouver le plus vif plaisir en lisant un ouvrage nouveau, et c'est avec intention que je le qualifie de nouveau, car il est conçu sur un plan réellement neuf, et je prédis qu'il éclipsera tous les romans qui l'ont précédé. Je ferai pourtant un reproche à l'auteur, c'est que son livre est trop court : le plaisir du lecteur dure trop peu. Mais, cela dit, je loue sans réserve sa merveilleuse introduction... Admirable portrait de Jacques Ier; les descriptions si familières, si exactes de notre bon vieux Londres; tout, enfin, depuis le premier chapitre jusqu'au dernier. »

Aventures du dernier des Abencérages (LES), par Chateaubriand; Paris, 1827. L'auteur nous montre le descendant de l'illustre famille des Abencérages ramené dans la patrie de ses pères par le regret et pour satisfaire des projets de vengeance. Mais bientôt, à la vue de la belle Blanca, fille du duc de Santa-Fe, l'amour lui fait oublier ses sentiments qui l'avaient amené à Grenade. Blanca de son côté, ne tarde pas à partager la passion qu'elle inspire au jeune Maure. Celui-ci, en reste, a toujours pour le secret de sa naissance. Rappelé à Tunis par un message de sa mère mourante, l'Abencérage quitte l'Espagne; mais à peine a-t-il rendu les derniers devoirs à celle qui l'a mis au monde qu'il s'empresse de revenir auprès de la belle Espagnole. Les jours du couple heureux s'écoulent comme ceux de l'année précédente... Même amour, ou plutôt amour encore plus passionné, mais aussi même attachement à la religion de leurs pères. « Sois chrétien, disait Blanca; sois musulman, disait Aben-Hamet »; et ils se séparèrent encore une fois, mais aussi succombé à la passion qui les entraînait l'un vers l'autre.

La troisième année, l'Abencérage trouve auprès de Blanca don Carlos, son frère, et l'autre, jeune Français à qui don Carlos vent unir sa sœur. L'amour et la jalousie d'Aben-Hamet occasionnent un combat entre lui et don Carlos, ou celui-ci est vaincu et doit la vie à son adversaire. L'Abencérage, chéri de la sœur et estimé du frère, est sur le point de renverser l'obstacle qui le sépare de celle qu'il aime. Mais un chant de don Carlos, dans lequel celui-ci célèbre les exploits du Cid, juge de ses ancêtres, apprend au Maure que don Carlos est issu de la famille des Bivars, et est le fils du guerrier qui a tué son grand-père. Aussitôt, l'Abencérage, transporté de fureur, révèle sa naissance et déclare qu'il était venu à Grenade tout exprès pour venger sur les Bivars la mort de son aïeul : « Sire chevalier, lui répond don Carlos, je vous reconnais pour prud'homme et véritable fils des rois; vous m'honorez par vos projets sur ma famille, et j'accepte le combat que vous étiez venu chercher secrètement. Je vous ai vu, vous mes biens, autrefois les vôtres, vous servant fidèlement remis. Si vous renoncez au projet de combattre, acceptez à votre tour ce que je vous offre : soyez chrétien, et acceptez la main de ma sœur. » Aben-Hamet s'écrie : « Que Blanca prononce; qu'elle dise ce qu'il faut que je fasse pour être plus digne de son amour. — Retourne au désert! » dit Blanca, et elle s'évanouit. Le Maure part et disparaît. L'Espagnole demeure inconsolable.

« Rien de plus courtois, de plus accompli comme forme, dit M. Sainte-Beuve; rien de